
Delphine Rivet

Deux ou trois choses que je sais d'Arles...

Ce qui me plaît à Arles, c'est ce mélange de familiarité et d'inconnu. On sait qu'il va se passer des choses intéressantes, mais on ignore lesquelles, tout comme on ignore quels seront les caprices du temps dans cette ville que l'on a hâte de redécouvrir.

J'aime ce moment douillet des Croissants Littéraires. Pas de réflexion sur la traduction, seulement le plaisir de se laisser bercer par la musique des langues en émergeant petit à petit d'une nuit de sommeil que l'on a vertueusement écourtée pour l'occasion. Les lecteurs ont commencé par un hommage à nos collègues disparus cette année, Jean-Jacques Cély, Claude Riehl et Claude Esteban, dont Jean-Yves Masson nous a lu un texte magnifique sur la souffrance de celui qui habite deux langues et pour qui aucune des deux n'est plus évidente pour l'écriture¹. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir ce poète et de me rendre compte de nouveau combien la poésie lue à voix haute est différente – et pour moi infiniment plus touchante – que le texte imprimé. Un beau moment aussi que ce poème en afrikaans de Breyten Breytenbach et dont nous avons écouté ensuite la mise en musique. Certains étaient sous le charme, d'autres déconcertés, pour moi c'était la première fois que j'entendais parler ce « néerlandais resté trop longtemps au soleil », selon les mots du traducteur Pierre-Marie Finkelstein et j'entends encore résonner ces sonorités âpres et gutturales.

L'opéra, lors de ces musicales Assises, a pris une grande place dans nos discussions, conférences, tables rondes et ateliers. Heinz Schwarzinger a consacré une table ronde le samedi après-midi à la traduction de l'opéra et

1. *Le partage des mots*, Gallimard, 1990.

du spectacle vivant, qui posait la question de la fonction de la traduction par rapport au texte et à la musique. Dans un festival international, il n'est pas rare qu'un spectacle soit surtitré en deux ou trois langues, parfois même dans la langue dans laquelle il est chanté, pour aider à la compréhension.

Certains vivent alors le surtitrage comme un obstacle insupportable dressé entre la musique et le public, c'est ainsi que les voit le compositeur Philippe Fénelon qui nous a raconté dans la conférence suivante avoir passé des opéras entiers le bras levé pour cacher les surtitres. Pourtant, il faut traduire, et ceux dont c'est le métier s'attachent à intégrer au maximum les surtitres à la mise en scène, tout en leur permettant de remplir leur rôle pédagogique auprès du spectateur. Il existe d'ailleurs de nombreuses innovations techniques destinées à rendre le surtitre moins intrusif, plus utile au spectateur.

Mike Sens, comédien et traducteur qui dirige le surtitrage dans des tournées internationales de spectacle vivant pour Culturesfrance, nous parle de l'aspect artisanal de son travail. La traduction, qu'il l'ait faite lui-même ou commandée à un autre traducteur, ne saurait être lancée en appuyant sur un bouton. Cela reste un « projet de traduction », à adapter à ce qui se passe sur scène, au cas où le comédien reviendrait en arrière, changerait de rythme ou sauterait une réplique. Il travaille aussi le plus possible en collaboration avec le metteur en scène pour essayer de garder intacte l'esthétique de l'œuvre, notamment grâce à un travail sur la lumière. Les surtitres peuvent être éventuellement projetés sur un élément de décor, et il se plaît à les voir comme une lanterne magique. Il précise qu'il ne se fait céder les droits de la traduction que pour un nombre donné de représentations, le traducteur restant propriétaire de son texte et cette précision semble satisfaire Françoise Cartano qui aime poser les questions qui fâchent. On est rassuré, Mike Sens est guidé tant par le respect de la mise en scène que par celui des droits du traducteur.

La table ronde ATLF a été un moment passionnant de ces Assises. Quel bonheur d'entendre parler un éditeur comme Philippe Picquier, qui a bâti un modèle de collaboration avec ses traducteurs tout à fait particulier, dû au domaine linguistique de la littérature qu'il publie, l'Asie et en particulier le Japon.

À l'origine de cette maison, un groupe de traducteurs universitaires qui se réunissaient à Jussieu dans les années soixante-dix pour partager leurs découvertes et leurs traductions de la littérature japonaise, inconnue en France à ce moment-là. Ils ont fait appel à lui pour éditer certains de ces textes et il s'est lancé dans l'aventure avec une anthologie de nouvelles

japonaises qui fut un « long-seller » avant de publier des textes plus longs, conseillé par les traducteurs qui les lui proposaient, mais aussi par des lecteurs aux goûts divergents, dont il aime recueillir les avis contradictoires.

Une relation professionnelle fondée sur la confiance, l'écoute et le désir de faire partager des textes littéraires, voilà qui fait rêver...

Pour Corinne Atlan, traductrice du japonais, c'est un mode de travail assez habituel puisqu'elle collabore régulièrement avec Philippe Picquier. Evidemment, tout n'est pas idyllique non plus et elle regrette tout de même que le travail de prospection ne soit pas payé la plupart du temps. Elle parle de son besoin de partager des textes, tout en s'interrogeant sur la possibilité réelle de ce partage. (Certains textes sont-ils vraiment accessibles à qui ne connaît pas la littérature et la culture japonaises ? Que reste-t-il de japonais dans un texte traduit en français ?).

Désir du texte, désir de partage, « circuit amoureux », c'est ce vocabulaire qui revient pour parler de ces textes apportés et portés par un traducteur, ces textes qui nous font aimer notre métier et qu'il faut aussi savoir vendre. « L'amour n'empêche pas le commerce », nous dit Pierre Deshusses qui souligne l'importance de la force de conviction chez le traducteur-apporteur. Il évoque son travail de critique littéraire avec beaucoup d'humilité en nous expliquant qu'il ne se permet plus de faire de remarques sur la qualité d'une traduction, suite à quelques gaffes embarrassantes.

Si nous considérons parfois la parution d'un livre comme un aboutissement, il ne s'agit que du début de son chemin en librairie, à la rencontre de ses lecteurs ; et comme nous le savons tous, certaines rencontres n'ont pas lieu, pour des raisons qui nous échappent. Aude Samarut, libraire au « Merle Moqueur », lance quelques pistes de réflexion sur le rôle que les traducteurs pourraient jouer dans la promotion du livre, auprès des libraires ou même lors des réunions de représentants. Concrètement, les libraires sont submergés par les cartons de livres et il faut savoir présenter succinctement un texte en en dégageant l'originalité, pourvu qu'il le mérite. À méditer...

Après une dernière conférence un peu écourtée pour courir attraper mon train le long du Rhône fouetté par le vent, je rentre chez moi pleine de bonnes résolutions : auteurs à découvrir, nouveaux outils de travail, voire nouvelles langues à apprendre. Je ne sais pas combien seront mises en œuvre mais je pourrai toujours en prendre de nouvelles après les Assises 2007.